

Un soir, à l'entrée du souterrain glauque de la Gare de Villiers le Bel, j'ai croisé un jeune homme vêtu d'un grand tee-shirt blanc, sur lequel était écrit ces quelques mots, en rouge :

Je suis malien, qu'est-ce que tu vas faire ?

Je l'ai croisé, sans rien faire ... et depuis, sa question muette n'a cessé de trotter dans ma tête.

En voici une réponse, écrire cette histoire.

Kira B. Wassa

<http://www.unepageparjour.com>

B.

B. sentait que la solitude devenait pesante. Non pas qu'il manquât de femmes. La vigueur de ses trente-cinq ans, un regard pénétrant, un sourire enjôleur l'amenaient souvent dans le cercle lumineux des soirées, dont il savait s'échapper à temps, entraînant dans ses filets l'amoureuse d'un soir, qui jusqu'ici s'avérait suffisante à décorer son existence. Parfois, quand son activité professionnelle l'empêchait de chasser, il procédait à quelques relations purement hygiéniques, qu'il oubliait très vite, comme la veille encore, avec cette femme de ménage africaine, qui passait chaque soir dans son bureau.

Pensif, ses yeux oscillaient entre les différents cadres qui ornaient sa table de travail. Sa moto, une fameuse Harley Davidson clinquante, aux chromes chargés d'étincelles. Sa voiture, ensuite, une puissante BMW décapotable, blanche, qu'il avait prise en photo

un week-end d'été à Saint-Tropez, devant le petit port de plaisance surpeuplé et les yachts mondains. Puis, de l'autre côté, à sa gauche, l'intérieur de sa cuisine, magnifique, éclairée par un jeu de lumière savant qui semblait donner une âme à chaque élément. Son salon, ses boiseries claires, ses tapis épais, ses meubles en bois brut, dont il aimait caresser les contours. Et sa chambre, enfin, son lit en baldaquin orné de fines tentures de soie sauvages, dont il avait lui-même assuré le transport, un grand voyage qui l'avait mené jusqu'au cœur des villages du Siam. Il se leva et fit quelques pas jusqu'au baies colossales de son bureau, que la pluie battait à grands coups d'averses. Sa main, posée sur le montant métallique d'une des fenêtres, lui rappelait qu'il avait fondé cette structure, poussé par son goût immodéré de la possession, plus que par l'instinct d'entreprendre ou l'amour de la conduite des hommes. Un sentiment de griserie s'emparait de son esprit, comme chaque soir, quand, seul, au sommet de cette tour qui abritait son entreprise, il laissait son regard plonger dans Paris déjà sombre.

Mais sa décision était prise. Le matin, il avait prévenu son état-major : il serait absent la semaine suivante. Un voyage d'affaire, avait-il menti, faisant croire à ses directeurs qu'il mijotait quelque nouveau projet d'acquisition, dont il gardait le secret.

Amusé, il revint s'asseoir devant l'écran de son ordinateur et se connecta une nouvelle fois sur le site lookingforaprettywoman.com.

Il hésitait encore, entre Kira la blonde et Katerina la brune. Le site proposait un grand choix de jeunes femmes, belles et prêtes à marier, pour la plupart ukrainiennes. Les photographes du site avaient pris soin de leur maquillage, léger, à peine visible, transfigurant chaque visage en figure de porcelaine éthérée, au regard clair, aux lèvres satinées, aux chevelures soyeuses et brillantes. L'éclairage tamisé, d'une finesse de sable, ombrait leur peau délicate d'une poudre dorée, gommant les mauvais reliefs, affinant les défauts. Elles ressemblaient à des fées, auréolées d'un fin voile de lumière, et prenaient des poses suggestives, mêlant leur féminité à une ingénuité presque enfantine. Elles marchaient dans la neige, emmitouflées dans des fourrures argentées, et seul l'éclat de leur regard filtrait à travers les écharpes et les toques. Ou elles entamaient une course aérienne sur les larges rives d'un fleuve gelée, les cheveux déliés, dansant dans le vent, éclatantes de rire, et battant les mains, joyeuses, devant l'envol des oies sauvages. Puis, accoudées sur la rambarde d'un vieux pont de bois, on les devinait pensives, un peu tristes, presque orphelines. Alors, elles

allaient lentement, sur un chemin nu, au gré du hasard, sous les vastes ciels d'une steppe battue par les tempêtes. On les retrouvait plus loin, dans l'ambiance triste des villages perdus, sur des fonds de centrales nucléaires, qui crachaient dans des atmosphères sans âmes des cordons de fumées pâles. Rentrées chez elles, dans la chaleur intime d'un petit appartement décoré avec soin, aux couleurs vives, on les surprenait, presque gênées, dans des déshabillées blancs, qui laissaient deviner leur forme généreuse. On les épiait, dans leur cuisine, ou au salon, les yeux clos, emportées par des musiques douces, vers des rêves que l'on aurait aimés parcourir. Puis, le soir venu, étendues sur leur lit, elles s'endormaient avec bonheur. Parfois, un jeune chat au regard bleu s'invitait sur leur lit, pour tromper leur solitude.

Depuis qu'il connaissait ce site, B. en consultait les pages avec ravissement, et chaque fois, un sentiment d'allégresse le submergeait, identique à cette envie joyeuse qu'il avait connu quelques mois plus tôt, quand il feuilletait les catalogues Roche Bobois, au moment de meubler son salon.

Cette Kira lui plaisait bien, cependant. Davantage que Katerina. Avec un soin presque maniaque, il ôta la photo du salon de son cadre et la plaça contre l'écran de l'ordinateur, à côté du visage souriant de l'ukrainienne. Le teint de la jeune femme, sa blondeur aérienne, presque diaphane, s'accordait à merveille avec les bois précieux qu'il avait choisis pour son mobilier. Il l'imaginait, assise et sage, sur son grand canapé d'angle, la main posée sur l'accoudoir d'acajou des îles, ses jambes croisées, découvertes jusqu'aux genoux, ornant avec aisance les blancs lumineux du sofa. Puis, se levant avec douceur, elle effectuait quelques pas, posant tour à tour ses deux escarpins de soie grège sur le parquet de bois de rose, jusqu'au bar-buffet, qu'elle ouvrait d'un mouvement de grâce, pour en sortir deux verres de cristal. Elle allait jusqu'à la table et, posant les verres sur la nappe de damasquin crème, sa main, qui lissait le tissu rare, ressemblait au bijou délicat, à la touche finale et si précieuse qu'il lui manquait pour achever la décoration de son appartement.

B., abîmé dans sa rêverie, ne prit pas garde aux légers coups que l'on donnait à la porte de son bureau. Une ombre haute se dessinait dans l'embrasement. Un guerrier massaï, songea-t-il un instant, habillé d'un tablier un peu délavé, qui poussait devant lui un chariot de ménage. Il sursauta, étonné d'abord, puis se rappela très vite qu'il avait téléphoné le matin même à l'agence de nettoyage : il souhaitait que la femme de ménage habituelle fut remplacée par un

autre agent. Sans explication. Pourquoi, d'ailleurs, en aurait-il fourni ? Il les payait bien assez cher pour qu'ils satisfassent ce petit caprice. Mais quand même, quelle idée de lui envoyer ce grand gaillard ! Il aviserait plus tard, à son retour d'Ukraine.

Car il partait dès le lendemain, à la première heure. Rendez-vous à l'aéroport de Kiev, avec un certain Sergueï Iakoulenko, qui lui avait garanti, après quelques échanges d'email dans un anglais très approximatif, de s'occuper de toutes les formalités nécessaires. En une semaine, tout serait réglé, assurait-il.

Kira

Du plus loin que je me souviens, le Dniepr, si bleu, berce mes jours. Je ferme les paupières, jusqu'à ce que la clarté ne soit plus qu'un fil, distillé par mes cils, un trait de lumière transparente, dans laquelle je me vois, toute petite, les joues bien rouges, courir sur les rives pâles du fleuve, les pieds piqués par la morsure glacée du sable. L'eau énorme s'étirait sans fin, immense, à peine ridée par les souffles du nord, et les voiles blanches, minuscules, immobiles sous la barre du ciel, s'amusaient à me faire croire que je voyais la mer. J'ouvrais les bras, tournoyant dans l'air humide, mes cheveux noyés dans le vent et Père, bien droit, les bottes léchant le clapotis de l'eau me montrait chaque creux, chaque bosse, sentant la présence, au loin, des poissons gigantesques qu'il nous ramenait ensuite, à Mère et à moi, pour égayer nos repas, avant de repartir pour la semaine dans les exploitations forestières.

J'essuie cette larme cruelle qui roule jusqu'en bas de ma joue. Oksana ne remarque rien, concentrée sur le ruban monotone de la route. Je sens encore sur ma peau, quelques instants, le sillon moite creusé par ces souvenirs muets. Je rouvre les yeux. Le fleuve, impassible, longe la voie rapide qui nous mène de Tcherkassy jusqu'à Kiev. Au loin, je devine le dessin des îles, posées dans le creux de l'onde. Les petites voiles de mon enfance chantent toujours sous l'horizon. Seules les bottes de père sont vides, maintenant.

Je me tourne vers Oksana. J'aime son visage insouciant, ses tâches de rousseurs, ses boucles folles qui s'échappent de son foulard. Elle tape sur le volant du plat de ses mains, au rythme des morceaux de rap français qui hurlent dans la voiture. J'ai du mal à suivre le flot

rapide des paroles. Les mots s'entrechoquent, les rimes s'emmêlent dans ma tête. Que penseraient mes jeunes élèves, s'ils savaient que je ne comprends pas forcément tout de cette belle langue de Molière ! Mais Oksana s'en moque. Elle a choisi cette musique pour moi, m'a-t-elle dit, pour la langue, mais je sais bien qu'elle se damnerait pour un morceau de rap, fut-il français.

Merci, lui répète-je encore une fois.

Ho, ça va, Kira ! N'en fait pas tout un plat, va ! Et puis, cela me fait plaisir de t'emmener, même si je sais qu'ensuite, quand tu seras partie, je vais pleurer comme une malade à m'en défoncer le ventre et m'en crever les yeux.

Je t'inviterai à Paris ! Tu viendras me voir, nous visiterons ensemble la Tour Eiffel, tu m'accompagneras au Jardin du Luxembourg promener mes enfants. Tu verras !

Ouais, ouais ! Oksana marmonne. C'est ce que tu dis ! Mais je n'y crois pas trop, moi, tu sais ! Tu es là, à côté de moi, je te parle, je te touche, mais demain, tu ne seras plus là. Pof, disparue la Kira ! Et moi, pauvre prune ...

Elle ne finit pas sa phrase. Sa pensée s'efface, se désagrège poussée par d'autres peut-être. Malgré la musique, le silence revient, dur, rauque.

Je regarde le fleuve. Les cent cinquante kilomètres qui séparent Tcherkassy de Kiev s'avalent vite. On devine déjà les immeubles lourds de la capitale. Les bâtisses grises et imposantes de l'ère soviétique. Je regrette déjà les boulevards sympathiques de notre petite ville, bordés de châtaigniers. Ha, vivement Paris !

Nous sommes en avance. Oksana laisse le véhicule sur un parking presque vide et nous flânons, bras dessus, bras dessous, dans ces rues sans âmes. Sergueï m'a donné rendez-vous au bar select de la Lune Bleue.

Il ne s'embête pas, dis donc, ton Sergueï, me lance Oksana. Tu connais le prix d'une coupe, au Lune Bleue ?

Je hausse les épaules.

C'est ton futur mari qui va payer ! Autant dire que c'est toi ! C'est dingue, ça, quand même. Tu n'es pas encore mariée, et tu dilapides déjà ta fortune.

Oksana éclate de rire. Son jugement m'amuse, mais je prends soin de lui répondre, cependant.

Tu sais bien que je ne souhaite pas me marier pour l'argent. Mais pour avoir des enfants, que je puisse élever dans des conditions sereines. J'ai trop vu toute cette misère, enfant. La tristesse de Père. Les pleurs de Mère.

Oksana m'attire à elle, m'embrasse, et je me laisse aller à son effusion tendre. Son souffle se mêle au mien, et nous restons un instant, l'une contre l'autre, comme deux amoureuses se réchauffant dans l'air glacial de l'hiver. Puis nous courrons jusqu'au fast-food, comme deux petites folles, en sautant à pieds joints et criant quelques obscénités à des passants tout gris, emmitouflés dans leurs manteaux épais, qui nous toisent de leur regard hautain, presque méchant.

Une musique geignarde inonde la salle de restaurant.

A Paris, expliqué-je à Oksana, les fast-foods sont très différents. On peut y lire, comme dans une bibliothèque, les gens sont bien habillés, et on y écoute des musiques douces.

Une moue grotesque défigure son visage. Elle ne me croit pas vraiment. Entre deux goulées de soda trop sucré, elle conclut, non sans une certaine philosophie :

Tu verras bien !

Nous regagnons les berges du fleuve. A Kiev, l'eau reste prisonnière. Les quais de pierres grises l'empêchent de s'étirer comme à Tcherkassy, dans des rêves de liberté insensée. Les vagues du rebord émettent de longues plaintes, auxquelles personne ne prête vraiment garde. Leurs soupirs restent vains. Alors, parfois, l'hiver, elles se vengent, et débordent de larmes sur les appontements, noyant quelques docks. Nous restons là, Oksana et moi, dans ce soir sombre de l'hiver, devant les masses d'eau devenues noires, qui renvoient par intermittence les faibles lueurs des lampadaires. Nous marchons en silence, main dans la main. Malgré la peau épaisse de

nos gants, je sens sa chaleur qui frémit dans la mienne. Elle a posé sa joue sur mon épaule et nous cheminons, de long en large.

Quand Sergueï a pris contact avec moi, quelques semaines plus tôt, je posais encore pour Wladimir, pour gagner un peu d'argent complémentaire à ma paye de professeur de français, loin de m'assurer le nécessaire à une vie décente, pour Mère et moi. Il avait vu quelques clichés et m'assurait qu'en France, des hommes un peu seuls, parce qu'ils s'étaient donnés à fond dans leur carrière professionnelle, sans lever la tête pour s'apercevoir du temps qui passait, cherchaient à fonder une famille avec des femmes étrangères. Il avait mis en place un réseau, à l'aide de bénévoles, pour aider ces français à trouver ici, en Ukraine, des jeunes femmes cultivées, intelligentes, parlant bien français et prêtes à sauter au-delà des frontières, pour prendre en main un avenir meilleur.

Ses paroles m'avaient plu. J'en avais aussitôt parlé à Mère, qui appréciait peu les photos de Wladimir. Elle avait trouvé l'idée séduisante, même si nous devions un temps être éloignées l'une de l'autre.

Seule, Oksana s'était montrée réticente. Je l'embrasse sur le front. Elle me sourit, mais je devine dans ses yeux une grande tristesse humide, qui me brûle le cœur, comme un fer rouge.

Il est l'heure. Nous arrivons au Lune Bleue. La lumière de l'enseigne tombe sur l'asphalte de la rue en petites flaques fluorescentes, aux rives imprécises, sans profondeur, dans lesquelles je m'amuse à sauter, à pied joints, comme pour m'éclabousser de poussière de rêve. À l'entrée, massif, le front buté, les yeux fixes et sans âme, le physionomiste ne me regarde pas. Un point de l'horizon, invisible, semble attiser toute son attention. Il m'ignore. Je remarque que la peau de sa nuque, derrière son col, remonte en trois plis, bien rasé. Je pense à un yack, avançant avec nonchalance dans des sillons gras.

Kira ! Kira !

Caché dans l'ombre, à l'écart des lueurs bleutées de la grosse lune suspendue, Sergueï me fait signe. Je lui demande si Oksana peut nous accompagner. Il hésite, la jauge du regard, de la tête au pied. Puis il acquiesce, sans mot dire. Il nous entraîne à l'arrière, dans la ruelle qui longe le bâtiment et s'enfonce dans la nuit. Des chats vagabonds s'enfuient en criant devant nos pas. Il nous arrête devant une porte minuscule, dont le battant grince sur notre passage, et

nous entraîne dans un corridor étroit, qui empest l'huile mainte fois réchauffée, puis, enfin, dans une chambre au décor démodée, meublée d'une armoire aux glaces coulissantes, d'une commode basse et d'un lit.

Derrière, vous avez une douche et des toilettes, fait-il en nous désignant du menton un vague rideau rose, brûlé par endroit de ronds de cigarettes.

Pourquoi un lit ? dis-je en m'asseyant.

Oksana s'exclame :

Si jamais nous sommes complètement pétées, nous pourrions dormir !

Sans prêter attention à la remarque ironique d'Oksana, Sergueï ouvre l'armoire, et me présente une robe de satin rouge suspendue sur un cintre. Je la reconnais. J'avais effectuée quelques poses pour les photos de Wladimir, habillée ainsi, debout près d'une grande table, recouverte d'une nappe damassée. Un bouquet de roses éclatantes jaillissait d'un vieux vase chinois. Les spots brûlaient mes joues. Et je glissais sur le parquet dans de minuscules mules de soie rouge.

Je fouille dans le bas de la penderie, mais je ne vois pas les mules. Je m'en étonne. Sergueï hausse les épaules. Des mocassins noirs semblent faire l'affaire, selon lui. Il n'a pas la classe de Wladimir, le goût du beau, de l'esthétisme, de la pureté. Il nous laisse, en nous demandant de ne pas bouger jusqu'à son retour. Nous nous mettons l'une et l'autre au garde à vous, comme de fières cosaques, et pouffons de rire.

La pièce semble à peine chauffée. Je frissonne et la peau de mes cuisses frémit, lorsque je retire mon jean. J'ai la chair de poule. Oksana me regarde, moqueuse. Elle découvre ma culotte de flanelle blanche, piquée de myosotis et part dans un nouveau fou-rire. Secouée de toute part, haletante, elle parvient à me glisser, entre deux hoquets d'hilarité :

Tu aurais quand même pu enfiler un string, non, pour un jour pareil !

Vexée, je lui lance mon jean à la figure, et je me précipite sur elle, la ceinturant et la jetant sur le lit. Malgré son rire, elle se débat,

résiste à mon étreinte, souple comme une liane vivante et reprend le dessus, puis nous tombons l'une sur l'autre, enchevêtrée dans les nuages des édretons. Nos chevelures se mêlent, nos souffles ne font qu'un, nos peaux s'unissent. La bataille nous réchauffe.

Un voile de sueur, léger, irise ma peau, et mes cheveux ébouriffés me donnent un air d'âne. Avec circonspection, je pose mes pieds sur le bac de plastique froid de la douche. Je frémis. Mais par bonheur, c'est une eau bien chaude qui coule sur ma nuque, mes épaules, mon dos, mon ventre. Je m'ébroue. J'en goûte chaque filet, chaque torrent, qui se déverse sur mon corps. Oksana me rejoint, et serrées l'une contre l'autre sous la cascade tiède, mille émotions de l'enfance remontent à la surface, quand nous barbotions l'été dans le rivage du Dniepr. Nous observions nos pères qui lançaient la barque sur le dos du fleuve, l'un d'eux s'emparait des rames, et d'un geste sûr, serein et puissant, emmenait le bateau dans les niches poissonneuses, pendant que l'autre, debout dans le vent, préparait les lignes et les hameçons. Nous les voyions disparaître, petite tâche noire à l'assaut des voiles blanches qui s'éparpillaient sur la ligne du ciel. Des heures durant, nous guettions le retour, la main en visière, et nous ramenions, fières, les plus gros poissons, lourds sur nos bras encore frêles. Nos maisons résonnaient de la fête. Les tranches de silure frétilaient dans l'huile chaude, et nous dansions main dans la main, autour des tables, infatigables, pendant que nos pères, sans doute las de la pêche, fumaient sans mot dire devant la fenêtre, jouant avec la volute de leur cigarette. Ils souriaient, malgré tout.

Penses-tu souvent à ton père ? lui demandé-je en sortant de la cabine.

Emmitouflées de la tête au pied dans nos serviettes, seuls nos regards nous distinguent l'une de l'autre. Le silence devient dur, épais, autour de nous, quand les dernières gouttes ont fini d'éclater sur le fond de la douche. Oksana ne répond rien. Mais je devine au fond de ses pupilles les mêmes images que celles qui me hantent. La misère, une fois nos pères partis.

Un peu engourdie, l'esprit cotonneux, j'enfile ma robe rouge. De nouveau, le froid me pénètre, insidieusement. Alors tant pis, je garderai sur mes épaules mon vieux gilet noir.

B.

B. s'impatientait devant sa coupe de mauvais champagne.

A sa descente d'avion, Sergueï Iakoulenko l'avait accueilli d'un air pressé et l'avait conduit à travers Kiev, d'un air taciturne, au volant d'une vieille berline grisâtre, lui montrant au passage quelques monuments d'un style morne, sans beauté, et, traversant des ponts interminables sur le Dniepr, l'avait amené dans son hôtel cinq étoiles. Le groom, avec un sans gêne mal placé dont il avait peu l'habitude, lui avait soutiré quelques hryvnias pour monter sa valise jusqu'à sa chambre. Iakoulenko l'attendait à la réception pendant qu'il se changeait, avant de l'emmener au Lune Bleu, un bar sélect du quartier chic, dans lequel l'attendait sa future épouse.

B. regardait de nouveau sa montre. Que pouvait bien faire ce Iakoulenko ? Plus de neuf heures du soir, et depuis qu'ils s'étaient séparés au fond de cette salle aux rouges clinquants et aux volutes dorées, d'assez mauvais goût, une heure avait pu s'écouler. Une fille maquillée d'un violet lourd, à la poitrine presque dénudée, s'égosillait sur des bluettes sirupeuses, dans l'indifférence générale. B. notait un groupe d'hommes massifs, dans le coin opposé de la salle, en complets sombres, qui semblaient discuter âprement. Parfois, ils appelaient le serveur, et commandaient quelques verres, qu'ils entrechoquaient avec fracas, riaient un peu, avant de reprendre leur débat. Deux ou trois couples, assez jeunes, se tenaient la main, les regards noyés. Sans doute des amoureux qui fêtaient un anniversaire, ou quelque chose dans ce goût là, songeait-il. L'ensemble de la scène paraissait assez misérable, finalement. Un doute lui venait. Ne s'égarait-il pas ?

Enfin, Iakoulenko revenait. Un rictus gêné flottait sur ses lèvres. Il s'assit à la table de B., flanqué de deux filles malingres, au regard soumis et passif.

Voici Iulia et Olga, présentait l'Ukrainien. Je leur ai parlé de vous, et elles seraient ravies de connaître votre pays.

B. ne comprenait pas. Où était Kira ? Il fronça les sourcils et fixa Iakoulenko dans les yeux. Il comprit, et d'un signe, demanda aux filles de s'éloigner. Elles s'assirent un peu plus loin, en haussant les épaules, d'un air assez las.

Kira viendra un peu plus tard, expliquait-il. Il s'agit d'une jeune femme très occupée, ici à Kiev, et ...

Ne m'embrouillez pas ! le coupa sèchement B. C'est elle ou personne d'autre. Je veux bien encore attendre, mais ne me prenez pas pour un imbécile.

lakoulenko appela le serveur et lui marmonna quelques mots. Il revint aussitôt avec une bouteille de Dom Pérignon millésimé et du caviar, savamment présenté dans un service en argent. B. apprécia et se détendit.

Toujours intrigué par le groupe d'hommes qui s'agitaient encore à l'autre bout de la salle, il interrogea lakoulenko à leur sujet.

Oh, des russes et des gars du gaz, répondit-il évasivement. Puis, sur le ton de la confiance, la main posée sur le poignet de B., il précisa: je ne les apprécie pas. B. ne comprit pas, des russes ou des gars du gaz, quels étaient ceux qu'il n'aimait guère. Mais finalement, cela lui importait peu.

lakoulenko s'éclipsait de nouveau. B. jeta un coup d'œil aux deux filles, qui le regardaient, narquoise, en sirotant un mélange à l'aspect laiteux.

Puis la musique changea d'âme. La lumière s'adoucit. Les voix des hommes du gaz s'atténuèrent, dans un léger murmure. Un souffle traversait la salle. B. n'en comprit pas tout de suite l'origine. Sous ses yeux, la géométrie du bar, les verticales des colonnes couvertes de miroir, les horizontales des tables, les cercles des lustres suspendus, chaque volume semblait soudain s'harmoniser avec l'ensemble des formes avoisinante. Du chaos médiocre jaillissait une source claire, diamantine, qui l'effleurait, jusqu'au secret le plus profond de ses sens. Ses tempes battaient, au rythme d'un chant frais, azuré, qui le portait vers un voile de perfection. Il pensa un instant que l'ukrainien avait versé dans sa coupe un quelconque narcotique, qui l'emmenait vers des rêves insensés. Mais les bulles du Dom Pérignon, pétillantes et légères, qui poursuivaient leur course régulière, contredirent cette première idée. La fatigue ? Il se frottait les plis du front, le coin des yeux. Même les filles moqueuses, croisant et décroisant les jambes, s'irisaient d'un nouvel éclat, presque belles dans cette atmosphère étincelante. Sur la moquette douce, un glissement vaporeux, un frémissement à peine

audible s'approchait de lui. Des pas. Une silhouette. Une apparition. Kira !

Il tenta de se lever, mais la perfection du moment, de la scène, tous les fantômes qui l'avaient amené à effectuer ce déplacement fastidieux, bloquèrent son élan, et il restait ainsi, à mi chemin entre sa chaise, et la position debout, entre deux mondes, figé, tel un roc de sel gris.

Le murmure de la réalité remontait doucement à la surface. L'ukrainien parlait. Kira tendait sa main. Une autre fille, derrière elle, se dessinait petit à petit, en sortant de l'ombre. B. balbutiait quelques paroles. Il en perdait son anglais. La musique reprenait. Le fil des choses poursuivait son cours. Seules les bulles de champagne, inconsciemment, s'étaient arrêtées au fond du verre.

Comme une étoile, une auréole de lumière diaphane entourait Kira. La clarté de sa carnation, l'émeraude de son regard, la douceur satinée de ses lèvres douces, le frémissement de ses cheveux doré. B. remarquait que cette luminosité heureuse, par une délicieuse osmose, nimbaït du même voile les personnes qui l'entouraient. La fille échevelée, à côté d'elle, paraissait presque belle, malgré ses traits ingrats et durs, même Iakoulenko, sous l'influence de Kira, dégageait une beauté particulière.

B. s'étonna très vite de la dextérité avec laquelle Kira maniait la langue française. Presque sans accent. Elle se lançait dans de longues phrases, construites avec habileté, qui laissait ce pauvre Iakoulenko bouche bée, tentant par moment de placer quelques pauvres mots d'anglais. B. comprit qu'elle exerçait en tant que professeur de français, auprès de jeunes adolescents de douze à quinze ans. Ce goût pour la littérature française remontait presque à son enfance, lorsqu'elle avait fait la connaissance avec tous ces écrivains de génie, Alfred de Musset, le premier, qui l'avait conquise à quinze ans, lorsqu'elle avait lu pour la première fois les Caprices de Marianne, Lorenzaccio ou encore On ne badine pas avec l'amour. Puis Victor Hugo. Cosette, Jean Valjean, et par-dessus tout, le Journal d'un condamné. Elle aimait la France, ce pays de l'amour et de la liberté, des droits de l'homme et de la fraternité ! Elle expliquait tout cela en posant sa main sur celle de B., le regard enflammé par son idée de la France. Et Rimbaud ! s'exclamait-elle ! Arthur Rimbaud ! J'avais dix-sept ans et tellement malheureuse après la mort de Père. Oui, j'ai lu tout Rimbaud. Je m'échappais dans ses rêves. Je courrais le long du Dniepr, dans le froid et le

vent, et je l'imaginai, fuyant, fuyant la guerre, et si amer devant tous ces jeunes morts.

B. l'écoutait. Mais il se demandait si cette somnolence légère, malgré tout, qui s'immisçait en lui, au milieu du flot de paroles de la jeune femme, venait des mots eux-mêmes, du champagne, du voyage express, de l'attente, du dépaysement. Il la regardait et s'étonnait, de plus en plus. Il connaissait peu, voire pas du tout, les noms qu'elle citait avec tant de vivacité. Rimbaud ? Oui, il en avait entendu parler à l'école. Mais qui était-ce vraiment ? Elle paraissait le connaître comme s'il était son ami. L'autre fille ne disait rien. Iakoulenko semblait avoir abandonné toute velléité de suivre la conversation et s'acharnait sur son portable, les sourcils froncés.

Kira continuait, caressant la main de B. qui, par moment, réprimait un bâillement et jetait à la dérobée des coups d'œil sur sa montre, qu'il avait malheureusement laissée à l'heure de Paris.

Les hommes du gaz vinrent le tirer de cette douce torpeur ! Iakoulenko se crispa. Ils étaient trois. Leurs petits yeux vifs, habiles, malgré les sourires, conservaient un air rusé dont B. se méfiait. Ils apportaient une bouteille, de vieille vodka, la meilleure du monde, disaient-ils dans un anglais voyageur et roublard. Ils s'assirent, avant même qu'on les y invitât. Ils regardaient Kira. Interrogateurs.

Alors, B. se leva et porta un toast.

A ma femme ! s'écria-t-il. A ma Kira, ma femme, ma future épouse.

Les hommes du gaz applaudirent. Kira frissonna et enfila un vieux gilet noir, qu'elle avait gardé sur le dossier de sa chaise. B. s'aperçut qu'il était déchiré au niveau du coude gauche, par l'usage, sans doute.

Kira B.

Je m'envole pour la première fois, dis-je. Quelle sensation étrange ! Comme chaque maison devient petite. On dirait des jouets. Les arbres ressemblent à des brins d'herbe. Comment nous verraient des géants sortis du fond de l'univers ? Sommes-nous si peu de chose ?

Oui, dit B, je t'emmènerai Rue Montaigne. Je t'habillerai de robes de créateurs. Je te chausserai des escarpins les plus chics. Je te couvrirai des coiffes les plus rares. Je t'emmènerai chez un artiste qui transformera ta chevelure en rivage de soie. Je te maquillerai chez la plus douée des maquilleuses. Je te parfumerai des parfums les plus enivrants.

Oui, dis-je. Oh ! comme le fleuve coule de manière sereine et tranquille. Sa trace dessine un sourire joyeux sur la steppe grise, ses eaux radieuses illuminent la forêt d'hiver. Nos enfants connaîtront la Seine et courront l'été sur les bords du Dniepr. Je les imagine déjà, main dans la main, à en perdre haleine, leur pas infinis s'envolant sur le sable pâle des berges.

Oui, dit B., je t'emmènerai partout avec moi, quand il s'agira de négocier des contrats importants. A Paris, à Londres, à New York. A Dubaï, je te voilerai de manière à ce que tes yeux, comme des étoiles au dessus de la gaze, scintillent de mille fantômes et que dans leur miroir, les rois et les émirs s'y noient, pour tomber dans mes mains.

Oui, dis-je, nos enfants seront heureux d'embrasser l'Europe, de l'Atlantique à l'Oural, notre maison n'aura pas de frontière, nos murs s'ouvriront sur des milliers de fenêtres, le soleil brillera dans leur regard, ils grandiront fiers de leurs racines multiples.

Oui, dit B., tu marcheras dans ma salle à manger, dans une robe limpide, attirant la lumière légère du printemps. Tu poseras ton corps sur mes sofas, étendue dans des poses avenantes, aux ombres évanescentes, ornant chaque pièce d'une présence douce et irréelle.

Oui, dis-je, j'emmènerai nos enfants à l'école le matin. D'un bisou fier sur mes joues, ils me salueront, et me sauteront au cou le midi, quand je passerai les rechercher pour le déjeuner, préparé avec ma tendresse de mère. Et le soir, je leur lirai des comptines, des histoires de loups perdus dans la neige de mon pays, qui rencontreraient des petites filles de ton pays, et traversant mille dangers, se transformeraient à la fin en beaux princes charmants, dépositaires d'un royaume enchanté.

Oui, dis B., tu seras ma femme, étincelante entre mes murs, poupée de porcelaine sur mes dentelles aux fils d'argent et d'or.

Oui, dis-je, nos enfants mêleront nos regards, nos mains et nos cœurs, nos alphabets et nos raisons, nos châteaux et nos saisons.

Oui, dit B., mon épouse d'ivoire ciselée.

Oui, dis-je, une mère au ventre vibrant d'amour.

Oui, dit B., mon bouquet de roses blanches.

Oui, dis-je, j'attendrai la fête des mères avec impatience, pour fermer les yeux et écouter l'harmonie que me chanteront nos enfants.

Oui, dit B., ma poupée.

Oui, dis-je, une femme, vivante.

Wassa

Ton esprit ne comprend pas. Les paroles de M. Diop s'échappent dans l'air du soir, glacé et humide. Mais elles ne retombent pas. Les mots s'affichent, les uns derrière les autres, vides de sens, étrangers, aiguisés comme des pointes de couteaux.

Wassa, tu ne peux pas retourner là-haut, répète ton chef. C'est fini. Tu ne travailles plus ici. Ce sont les ordres.

Ton cœur bat tel un tambour de guerre. Ta respiration se durcit, pareille à la pierre des montagnes. M. Diop secoue la tête. Son corps épais et lourd bloque la porte du vestiaire. Tu ne peux pas passer, même pour prendre tes affaires, laissées la veille. Il se poste en travers de ton chemin. Tu ne peux pas le franchir. Dans l'ombre de la nuit, sa masse immobile capte la lumière de l'ampoule. Tout semble obscurité et terreur.

Tu restes devant la porte close. Le froid transperce jusqu'à tes pauvres os. Ta tête, vide, résonne des battements de ton sang, farouche et misérable.

Une pluie verglacée balaie ton visage, tes yeux, tes mains. Dans le vent, tu avances si peu. Où t'emmènes ton destin ? Tu ne comprends pas. Pourquoi ? La porte close s'éloigne derrière l'écho de tes pas.

Tes blessures saignent. Celle de la veille, surtout. Quand l'homme t'a prise, par surprise, alors que tu lui tournais le dos, occupée à frotter la grande table de bois d'acajou. Tu gardes encore ce soir la brûlure de ses mains sur tes cuisses meurtries. Ton ventre pleure encore ce soir sous les coups de sa chair dure et implacable. Ton cœur saigne encore ce soir de cette intimité arrachée. Mais tu n'as rien dit. Tu as choisie de te taire. Même quand M. Diop est venue te voir. Recroquevillée comme un chaton mort, tes sanglots vides de larmes, tu n'as rien dit. Tu es partie, la tête haute, mais ton corps blessé.

Et aujourd'hui, tu n'oses pas comprendre. Pourquoi ? Tu connaissais cet homme, pourtant, croisé soir après soir dans ces bureaux déserts, au sommet de cette cathédrale de verre. Pourquoi ? Des regards échangés. Jamais de sourire. Parfois un bonsoir. Il paraissait toujours si occupé, les yeux rivés sur l'écran de son ordinateur. Pourquoi ? Et tu marches seule, dans Paris, étrangère, pauvre chose abandonnée, jetée, cassée, piétinée.

B.

La nuit de noces se déroulait chez eux. Un choix de B. qui jugeait inopportun de migrer dans un hôtel quelconque, ou une résidence de campagne, fade et sans saveur, quand son intérieur soutenait sans rougir la comparaison avec les meilleurs palaces. Le mariage ne dura que le temps d'une formalité administrative, une signature en bas d'un papier cacheté, sous le regard bienveillant d'un maire qui lui devait quelques menus services. Deux employées faisaient office de témoins.

B. avait demandé à un traiteur réputé de leur organiser un buffet de grand luxe, pour eux seuls. Les serveurs guindés, les tables couvertes des mets les plus fins, de grands vins, des champagnes millésimés, des entremets aux fruits rares. Un quartet en queue de pie distillait une musique d'ambiance, douce et tamisée, dans laquelle, par moment, B. entraînait Kira vers quelques valse surannées. Il aimait écouter les frous frous satinés de la robe de soie sauvage au contact du parquet de bois de rose. Comme un soupir, une respiration du tissu, qui lui donnait des envies de perfection.

Puis le soir gagna les fenêtres. Les musiciens fatiguèrent. Les serveurs se relâchèrent. Les sacs poubelles dévorèrent les restes. A minuit, la salle à manger brillait, nette, lumineuse.

Kira, étendue sur le lit, en déshabillé de satin doré, l'attendait, mi lascive, mi mutine. Sa chevelure répandait sur les oreillers gonflés un parfum d'ambre. B., un instant, s'arrêta au seuil de la chambre, subjugué, soufflé par tant d'harmonie.

Les peaux se joignirent, dans les nuages délicats des coussins d'organsin. Une lune pleine, dans un coin de la fenêtre, avançait sa tête ronde et argentée. L'édredon soupira.

B. se releva. Assis sur le lit, il laissait ses yeux caresser l'éclat blanc du mur, puis monter jusqu'au moulure du plafond. Un sentiment fade l'engourdisait, pendant que le silence envahissait la nuit. Il ferma la lumière. Kira semblait dormir, sans bruit. Sa chair trop exquise ne l'avait pas satisfait. Il regrettait la passion vive des femmes ivres, qu'il prenait à même le parquet de sa salle à manger, dans le noir du couloir éteint, dans la torpeur humide de sa salle de bain. Il sortit du lit et, vêtu d'un peignoir, il errait, dans les pièces spacieuses et froides de son appartement. Quelques lumières voisines scintillaient encore à travers les carreaux froids. Il repensait

à ces plaisirs violents, qui l'envahissait par saccade, et que tant d'inconnues avaient su satisfaire, malgré ce sentiment de solitude pesante qui l'avait assailli ces derniers mois. Le souvenir d'un plaisir plus intense encore, plus brûlant, résonna alors dans son sang. Le souvenir de l'africaine, de sa peau grège, sauvage, infinie, qu'il avait prise d'un coup, un soir, juste avant de partir en Ukraine. Il essaya de calmer ses tempes bouillantes en posant son front sur la fenêtre glacée. Une longue impuissance, désespérée, le parcourait.

Kira

Le soleil pâle de février s'amuse déjà à jouer avec les voiles des fenêtres. Les ronds de lumière jaune, posés au hasard sur les murs et le plafond, me sortent peu à peu de mes rêves. Comme un chat, je m'étire, je tends mes poings vers le ciel, je secoue mes cheveux, amassés en mèches folles devant les yeux. Je m'assoie. Seule. B. n'est plus là, semble-t-il. Je lance quelques « hello ». Seuls, les échos me répondent.

La nuit me revient. La soirée, pleine de musique. Les danses sereines. Puis le plaisir manqué. Debout, devant les miroirs de l'armoire, je regarde mon corps mince et fluide, et je prends quelques poses, celles que Wladimir préférait. Je téléphonerai bien à Oksana, pour lui raconter, ou seulement l'écouter, entendre sa voix, son ukrainien chantant.

L'eau de la douche coule sans fin, sur ma peau trop lisse. Les aspérités du sable des berges me manquent, ce matin. Habillée, fardée, souriante, je sors sur la belle avenue dans laquelle B. possède son appartement. Pas de petit mot sur la table. Je m'étonne. Je ne l'ai pas entendu sortir. Je l'appelle. Pas de réponse. Occupé, sans doute ! Je ne sais même pas dans quel domaine il travaille. Les affaires, m'a-t-il confié dans l'avion.

Je m'arrête dans une brasserie tiède, aux senteurs enivrantes de croissant chaud et de lait chocolaté. La banquette est moelleuse, douce. Dans des tableaux anciens, de jolies femmes dénudées, entourées de paysages lumineux, discutent, un sourire éternel dans le coin de leur regard. Elles m'invitent à leur fête champêtre, au mépris des autres clients, qui restent pendus au téléphone, notent sans fin de fines pattes de mouche dans leur carnet, ou tournent lentement les pages de leurs journaux.

Mes pas aléatoires m'entraînent au jardin du Luxembourg, un si vieux rêve ! Des enfants jouent, déjà, près des balançoires. Les vacances, sans doute. Une petite fille tombe, devant moi. Je la relève, époussette son nez crotté de boue, en attendant que sa maman, toute essoufflée, parvienne à notre niveau. Nous parlons un peu, comme deux vieilles copines, assises côte à côte sur un banc, en se promettant de se revoir. Elle attend un deuxième enfant. Je pose ma main sur son ventre fécond.

Mon tour viendra bientôt, lui dis-je. Peut-être que nos enfants seront amis ?

Je me sens presque heureuse.

Le téléphone vibre. Un appel de B., rapide, qui me demande de m'habiller pour ce soir. Une carte bancaire m'attend, au fond d'un tiroir. Code 1111. Il me précise les magasins à visiter, le type de robe à essayer, les couleurs, les tissus, les chaussures, le manteau. Il n'oublie rien.

C'est important, insiste-il, et il me fixe un rendez-vous pour neuf heures du soir, dans un restaurant réputé de la rive gauche. Nous dînerons avec un ami italien.

Je raccroche, un peu rêveuse. J'avais tant de mal à trouver à me vêtir, quelques jours plus tôt à peine! Je repense à cette robe rouge, dans laquelle B. m'a vue pour la première fois, et toutes les photos de Vladimir.

Je passe mon après-midi comme une star de cinéma, affairée, les mains encombrées de paquet, transitant d'une boutique de luxe à l'autre, étonnée des sourires des filles, des courbettes des vendeurs, des oeillades jalouses des autres clientes. Je m'engouffre d'un taxi à l'autre, l'argent file entre mes doigts, sans même plus y penser. L'angoisse d'apparaître en retard au rendez-vous donné devient mon seul horizon. Je tiens à tout pris à me montrer parfaite, digne de son attente.

A neuf heures précises, je passe la porte d'entrée du restaurant et je glisse, émue, dans cette ambiance feutrée, à la musique délicate. Le piano blanc me paraît immense, le pianiste, concentré derrière ses petites lunettes rondes, le dos bien droit, porte sur son visage l'air juvénile d'un ange. Des lustres de cristaux scintillent comme des étoiles. J'aperçois vite B. et son italien, un vieil homme aux sourcils

épais, gris, dont les traits burinés me rapellent d'anciens pêcheurs du fleuve, qui racontaient le soir des histoires sordides, du temps des communistes, crachant dans le feu leurs glaires lourds de tabac.

Voici ma femme, dit B. avec emphase.

L'italien s'appelle Andrea Di Bartolomeo. Je comprends mal son français, mais j'aime son accent, déformé par le soleil et la Méditerranée. Il me sourit souvent, pose parfois sa main sur mon bras, d'un air paternaliste, décrivant de l'autre d'étranges arabesques, puis se met à rire. Je ris aussi. Un peu ivre. Un peu fatiguée. Nous revenons chez nous, accompagnés de Di Bartolomeo. Dans le taxi, je les entends discuter à voix basse, sans chercher à deviner le contenu de leurs échanges. J'ai surtout hâte de retrouver mon lit bien douillet, le matelas épais, les satins, les soieries, les organsins.

Je me couche sans attendre B., bercée par le ronronnement de leur discussion, qu'ils poursuivent dans le salon. Parfois, j'entends l'exclamation claire des verres qui s'entrechoquent. Un contrat, sans doute, un contrat si important pour B. qu'il est prêt à en sacrifier sa seconde nuit avec sa jeune épouse. Mes rêves sont étranges.

B.

Après le départ de Di Bartolomeo, B. sentit soudain tout le poids de la nuit sur ses épaules. Il s'affaissa sur le sofa du salon, immobile, la tête douloureuse des discussions sans fin avec le vieil italien madré. L'appartement résonnait de silence. Vide, malgré Kira qui dormait, de l'autre côté des murs. Elle était belle, ce soir encore, pensait-il. Elle tenait son rôle comme il fallait. Il en était assez content. Ses emplettes avaient du sens. Sa coquetterie, pleine de bon goût, s'accordait bien avec qu'il attendait d'elle. Il avait fait un bon choix. Il se rassurait.

Les mâchoires lourdes, les jointures des os endolories, les dents grinçantes, il aurait du prendre une douche, mais le bruit, la crainte de la réveiller, la fatigue, le gardaient dans la même position, sans un geste, sous l'emprise d'une lente momification, quand les pensées elles-mêmes se transforment en sable, emportés par la brise de l'inconscient. Il somnolait, assis, le dos calé entre trois énormes coussins, les mains à plat sur ses cuisses, les lèvres juste entrouvertes, pour laisser passer le filet brut d'une nuit sans rêve.

Les premiers oiseaux le tirèrent de ce faux sommeil, par des piailllements énervés, qui frappaient contre la vitre avec insistance. D'un œil, il jugeait l'aube encore grise, sale, à peine sortie de l'engourdissement nocturne. Il ressentait dans les côtes le mélange acide d'un mauvais positionnement et d'un repos incomplet. Ses joues grattaient, sous le poil dur de la barbe. Un verre d'eau n'étancha guère sa soif. Le second l'écoeura. L'envie d'une douche, ou des soupirs d'un bain tiède contre sa peau âcre, martelait son crâne.

Il s'approcha doucement de la chambre. Kira dormait encore, enroulée dans une position douce. Sa chemise rose, qui avait glissé avec grâce, laissait un sein rond chanter sous l'aurore. B. restait comme une ombre, dans l'embrasement de la porte, sans geste. Seul, son regard caressait les formes de l'épouse, abandonnée dans l'innocence de ses rêves. Il aimait cette chambre, cette alcôve tendre, ces tissus clairs, ces duvets cotonneux, cette femme endormie.

Wassa

Tu reviens chaque soir. Comme un fantôme, tu erres, aux pieds des bureaux dans lesquels tu travaillais. Tu le reconnais, l'homme à la table d'acajou. Tu le suis jusqu'à son parking. Tu connais sa voiture. Mais qu'est-ce que cela peut-il bien te faire ? Il démarre en trombe, sans se retourner. Il ne te voit pas. Tu n'existes pas.

M. Diop t'aperçoit, il te crie de t'en aller, tu ne dois plus traîner ici. Il te chasse, comme tu chassais les mouches mauvaises qui venaient s'agglutiner sur le ventre sec de tes chèvres. Machinalement, parce qu'il était nécessaire d'agir ainsi, sans te poser de question. Il te chasse.

Tu t'envoles au loin. Mais ton âme reste lourde. La glue absorbe tes pas. Tu rampes, le long de ce fleuve aux eaux glauques et suintantes. Les pavés humides, nauséabonds, remontent un peu, sous le pont. Les vagues sucent les pierres du quai, dans un rythme lent et monotone.

Tu es sale, souillée à l'intérieur, au cœur de ton ventre. Comme le Niger, le fleuve de là bas, le fleuve d'ici peut te nettoyer, te purifier. Petit à petit, tu pénètres dans les flots glacés. Le froid est

saisissant, mordant, expiatoire. Il dévore tes pieds, il pique tes cuisses, il laboure ton ventre, il éclate ta poitrine à grand coup de dagues. Ton corps s'effondre dans le tumulte du courant, ballottée, emportée, coulée, roulée, tu perds toute attache, tu deviens douleur. Une péniche racle la surface à grand bruit. Mais tu n'entends déjà plus les hurlements. Ton âme s'évapore, propre, lavée de toute tache. Tu ne ressens plus l'épaisseur du monde.

Les pompiers te portent, sur le brancard étroit, mais tu restes immobile, tranquille, entre deux sommeils. La sirène crie dans la nuit, sans traverser le silence qui t'entoure.

Kira

Jour après jour, le même rituel s'impose. Que le vent gémisses, pleure, sifflote ou s'acharne, avec violence, contre les paumelles des persiennes, que la pluie batte les vitres endormies de la chambre, que le soleil cligne des yeux, mutin, en jouant avec les arabesques des voiles, que l'ombre des masses nuageuses s'envole par-dessus les toits, gobant quelques pigeons gris dans le silence des matins cotonneux, je suis seule.

Je flâne dans l'appartement vide, je vagabonde dans la salle de bain tiède, je voyage dans un Paris en plein travail. Je visite au hasard des rues sages et muettes, et d'autres si bavardes qu'un long étourdissement m'emporte, au milieu des marchés, des foules excitées et des sorties d'écoles joyeuses. Je déjeune à midi ou à quinze heures, dans des petits bars-tabacs vieillots ou de somptueuses brasseries aux atmosphères de choucroutes. B. m'appelle. Pour préparer le dîner de soir. Une nouvelle toilette à chercher. A force, je suis devenu l'amie des vendeuses de l'Avenue Montaigne. Nous prenons le thé au Piazza Athénée, nous papotons des heures, de tout, et de rien, de mode, du monde des riches dont nous frôlons la frontière. Je suis leur meilleure cliente. Alors, je négocie, des légers pourcentages, des réductions invisibles, des ristournes qui me permettent d'envoyer de l'argent à Mère, ou à Oksana, tout en gardant bonne conscience.

Le soir, B. me juge, des pieds à la tête, sans émettre le moindre commentaire. Je connais ses expressions, maintenant, son regard satisfait ou ses rides de colère qui traversent son front, à la moindre

faute de goût. Ses invités viennent du monde entier. Je mélange parfois les continents, les hommes du froid et les hommes du chaud, les étés tropicaux et les hivers rugueux. Des russes, parfois, que je n'aime guère. Des chinois aimables et souriants. Des américains bon enfant. Des anglais pince sans rire.

Les soirées se traînent, les contrats se signent juste avant l'aurore, quand je m'en vais, sur la pointe des pieds, comme un papillon fatigué, les ailes basses et fripées, la tête enivrée d'un nectar que je n'aurais pas choisi.

Je rejoins la chambre. Ma chambre, finalement. Et parfois, pour m'endormir vraiment, j'envoie à Oksana un texto sans queue ni tête, dont j'emporte la réponse dans le fond de mes rêves, la main crispée sur le téléphone.

Reviens ! m'écrit-elle.

Ce soir deux australiens bronzés, aux épaules de surfeurs, les Craig, père et fils, identiques, si ce n'est les traits burinés, plus marqués chez l'un que chez l'autre. Même démarche, même regard, même expression. Je les trouve touchants, et je me prends à suivre la conversation d'un peu plus près que d'habitude. Il est question de yachts de milliardaires, de livraison à l'automne, de bois précieux à charger en Afrique, à livrer en Inde, chez les artisans du Kerala. Nos hommes passeraient une commande de six unités. Je mélange les chiffres dans les bulles de champagne mais je ne me couche pas. J'attends B. Les négociations semblent plus aisées que d'autres soirs. De mon bain aux senteurs de roses, je distingue les adieux, les « top-là », l'affaire paraît close. A peine rincée, je me glisse dans mon peignoir de soie claire et, légère, douce, aérienne, je retourne au salon. Il est là, le regard clos, prostré sur le canapé, presque endormi, déjà. Je m'assois près de lui, contre lui, du plus près que je peux, posant ma tête sur son épaule.

Le silence s'écoule avec lenteur, tandis qu'une chouette hulule, au loin.

Sa respiration régulière me soulève, et m'abaisse, d'une manière presque imperceptible. Les mots tournent dans ma tête, mais j'oublie d'en construire des phrases. Comme des ronds, des gouttes épaisses et élastiques, ils tombent de mon esprit, un à un, muets. Enfant, père, famille, bonheur. Des mots doux. Des mots puissants, dont j'avais tant rêvée, au bord du fleuve bleu.

Ma main posée sur sa cuisse s'ankylose. Je dois remuer les doigts, sous peine de crier. Ma nuque me tire. Ma tempe se creuse sous le coin de son épaule. Je bouge. Ses paupières s'ouvrent, comme un volet qui claque dans la nuit. Je tressaille. Je souris.

Tu sais, dis-je, ces deux australiens. Qu'ils étaient mignons, le père et le fils. Si ressemblant. N'as-tu jamais pensé conduire un fils sur les chemins de la vie ? Sur les pas que tu traces ? Sur les idées que tu construis ? Un petit homme d'abord, fragile, que tu guiderais, main dans la main. Qui deviendrait fort, ton égal, plein de sagesse, un allié indéfectible sur qui compter, dans les combats, les soirs de victoire, comme les nuits de défaites ? Un ami pour la vie ?

Lentement, son visage se tourne vers moi. La fatigue, ou le vide, je ne sais pas. Un visage gris.

Je ne veux pas d'enfant.

Wassa

Toute petite, endolorie, frigorifiée, tu reposes inerte sous le drap mince de l'hôpital. Tes yeux, accrochés au plafond blafard qui surplombe ton lit, ne voient pas la famille bruyante qui bavarde de l'autre côté de la chambre. Une langue que tu ne comprends pas, un murmure incessant qui roule dans ta tête, sans parvenir à chasser de ton esprit les idées noires qui t'envahissent. Le fleuve aux eaux poussiéreuses ne t'a pas lavée. Tu te sens toujours sale, maculée de vie.

Tu fermes les yeux, d'un soupir faible, que nul ne peut entendre.

Le temps s'arrête, avec les papotages qui cessent autour de l'autre lit. Le jour ou la nuit, tu ne sais plus. Qu'importe.

La grosse femme émerge peu à peu de l'ombre de ta conscience. Elle s'est assise, près de toi, sur une chaise. Elle porte la robe blanche d'un ange. Sa voix douce te berce.

Mon enfant, ma sœur, qui es-tu ? Que fais-tu ? Quelle est cette tristesse qui pleure dans ton cœur ? Dis-moi ! Dis-moi ! Parle-moi ! Raconte-moi !

Tu la regardes. Son visage calme, rond, lumineux te rassure, comme celui d'une mère, quand l'enfant paraît. Tu reprends ton souffle.

Je m'appelle Wassa. Je viens d'un petit village, près de Bamako. J'aime me promener le long du fleuve aux eaux puissantes, et regarder les pêcheurs, debout sur les vagues. J'aime marcher pieds nus sur la terre ocre et sauvage. J'aime les chants que psalmodient les femmes de mon village, quand elles préparent le repas du soir.

Ha ! Bamako ! Petite sœur, mon grand-père aussi venait de Bamako. Mais c'était il y a si longtemps. Il m'a raconté tout cela, oui, les pêcheurs sur le Niger. Les femmes qui chantent. La poussière ocre des chemins qui se mêle aux rayons du soleil.

Tout doucement, tu pleures, sans bruit. Tes larmes portent le goût amer d'une infinie nostalgie.

L'infirmière te regarde toujours. Son empathie te réchauffe. Tes pleurs se déversent comme un torrent vivant, une rivière rapide qui court vers le fleuve, qui t'emporte sur une barque frêle, en tourbillonnant. La main de la femme, large et pesante, donne à ta propre main les élans nécessaires pour traverser les cascades. Tu respirez.

Heureusement, l'enfant va bien !

Les yeux immenses, penchés sur toi avec tant de bonté, cherchent tes yeux. Tu ne comprends pas de quel enfant parle-t-elle. Est-ce toi, l'enfant ? Mon enfant, ma sœur, t'a-t-elle dit à ton réveil.

Ha ! Tant mieux, réponds-tu poliment.

Oui, l'enfant nous a fait une grande frayeur, quand nous t'avons sortie de l'eau, mais il va bien. On raconte que l'eau est l'élément naturel des bébés.

Un enfant ? Mais je n'ai pas d'enfant. Je suis entrée seule, dans cette eau glacée, pour me laver, pour me purifier, pour me nettoyer.

La femme douce et souriante dodeline sa grosse tête au dessus de toi. Ses cheveux remuent comme un palmier sous le zéphyr.

Ton enfant, mon enfant, précise-t-elle. Cet enfant que tu portes comme un trésor dans le creux de ton ventre.

Mais ...

Tes mots s'estompent dans le silence de la chambre. Tes pensées disparaissent dans le néant ouaté de l'incompréhension. Et pourtant, elle continue, son flot de paroles douces t'effleure comme des ailes invisibles, sans te toucher.

Tu attends un bébé, mon enfant. Un petit bébé de quatre mois déjà. Il ne se voit pas encore sur les frontières de ton corps svelte, mais son cœur bat déjà, ses pieds courent déjà, ses mains applaudissent déjà, ses paupières s'ouvrent et se ferment déjà, ses lèvres vibrent déjà des mots d'amour qu'il souhaite t'envoyer.

Un soleil doux lèche les vitres de la fenêtre. Pourtant, tu ressens comme une nuit, un froid dur, des lames d'acier.

La femme est partie, te laissant seule avec cet enfant, à la lisière de l'ombre.

La nuit te réveille. Tu ramasses tes habits en boule au pied du lit. Ta voisine ronfle. Tu enfiles ton jean, ton pull, tes chaussettes, tes baskets, encore humides, gonflées d'eau. Tu te faufiles dans l'ombre furtive. Les lumières vertes des issues de secours tracent sur le plafond des chemins de traverse. La cabine de la surveillante principale reste vide. Tes pas sur les marches de l'escalier chuchotent à peine. Le ballet des camions rouges, leurs phares éblouissant, les silhouettes blanches au pied des brancards. Tu commences à courir, sur l'asphalte rugueux. Une nouvelle obsession t'envoûte. Te purifier dans le sang. L'eau du fleuve sale n'a pas suffi. Tu cours, à perdre haleine. L'image du sang t'envahit. Un fleuve de sang pour laver la souillure de ton corps. Malgré l'enfant. Tu cours encore. Le bruit des couteaux claquant la planche de bois t'attire. L'arrière cours d'une boucherie, tu entres, l'homme te regarder, mal éveillé, le couteau, rouge du sang de la bête, se dresse. Tu lui arraches. Il crie, te poursuit, s'essouffle. Tu cours toujours. Il en va de ta survie. La tour de verre, sombre, droite, immense. Tu reconnais l'entrée. Tu vas et tu viens. Le parking s'ouvre. Un véhicule utilitaire passe, à pas lent. La barrière se lève. Tu t'engouffres dans la descente. L'obscurité devient de plus en plus tenace. Sa voiture est là, immobile, portes ouvertes, phares allumés. Tu tournes ta tête à droite, à gauche, tu ne comprends pas. Personne. Tu restes là, le couteau glacé contre ta peau. Tes tempes cognent. Tu entends des voix, soudain. Tu te caches dans le coffre arrière, lovée comme une louve, les sens aux aguets, le regard affûté. Les bruits de portes claquent. Ton corps roule dans les

mouvements du véhicule. Dans ta main, le manche du couteau te rassure.

Kira

Dans la maison vide, je vais seule, traînant mon âme en peine de pièce en pièce. A l'écho de chacun mes pauvres pas, répond un autre pas, lent, indécis, frôlant le parquet précieux d'une caresse machinale. J'allume la télévision, mais les visages bienheureux du téléachat me donnent la nausée. J'erre jusqu'à l'ordinateur. Un instant, je tchatte avec Oksanna mais, très vite, elle me quitte, un rendez-vous galant, m'explique-t-elle, la chance de sa vie. J'appelle Mère sur Skype. Sa voix lointaine, grésillante, se met à geindre, je l'imagine se tordre les mains, ressasser les mêmes histoires, la mort de Père, le prix du poisson, le mauvais temps qui dure. J'ouvre la radio. Les publicités me désespèrent. Je cherche des musiques douces, je ne trouve que des chansons mélancoliques, dont les larmes sirupeuses m'entraînent vers de nouveaux bas-fonds. Je me douche. Je me baigne. L'eau n'a plus de saveur. Elle coule, fade, sur ma peau inerte. Je m'habille. Je tourne devant les glaces de l'armoire, dans la chambre silencieuse. Je me déshabille. Je me rhabille. J'appelle les vendeuses de l'Avenue Montaigne. Elles restent polies, mais elles manquent de temps, les affaires vont bien. Je me déshabille encore. Je n'ai pas de nouvelles de B. Les dîners deviennent plus rares, les invités du soir ne franchissent plus le seuil de l'appartement. Je m'ennuie à mourir. Les heures succèdent aux heures. Je commande deux pizzas. Je grignote quelques miettes de la première. Je ne sais que faire de l'autre. Toujours pas de nouvelles, rien. Je me couche sans sommeil.

La plainte de l'ascenseur me réveille. B. ? L'esprit embué, le corps douloureux, meurtri, je me lève avec difficulté. Un bruit curieux m'attire, m'interpelle. Je pose mon oreille sur le bois vernis de la porte d'entrée. J'entends comme le feulement des chiens de rue, quand ils copulent, leurs cris rauques, désagréables. Pourquoi des chiens, ici, au creux de la nuit, sur le palier d'un appartement parisien chic ? Mes yeux me piquent encore. Je me frotte les paupières, je baille, je m'étire mollement, mais les cris étouffés perdurent, pitoyables.

Alors, rajustant ma chemise de nuit, j'entrouvre la porte. L'ombre du palier noie mon regard, d'abord.

Puis je les vois, dans l'interstice lumineux que distille la lampe de l'entrée.

Lui, B., par terre, vautré sur une fille à demie nue, les jambes écartées, les bras en croix. Ils m'aperçoivent, essayent de se relever, de rajuster leurs vêtements ouverts.

Mais il est trop tard. Je frappe. A coup de pied, avec toute ma violence possible, je vise les têtes, les poitrines, les bas ventres, je frappe encore et encore et encore, à en perdre haleine. La fille tente de se relever, mais mon coude, plus rapide, s'abat sur sa tempe. Et pendant qu'elle s'effondre comme une étoffe, mes genoux s'acharnent sur B., j'éclate son nez, son menton, ses arcades sourcilières, mes poings cognent ses yeux. Je marche sur la fille, sur son ventre, sur ses seins.

Ils crient, ils supplient, ils pleurent, mais je suis sans pitié, je n'écoute que ma rage, ma fureur, mon envie de les détruire, de les anéantir, de les broyer de mes mains, de mes pieds, de tout mon corps. Je suis une furie.

L'ascenseur s'ouvre. Avec peine, ils rampent jusqu'à lui, se soutenant l'un l'autre, rouges, écarlates, cramoisis, mêlant leur sang dans la fuite. Avant que la porte ne se referme sur eux, j'ai encore le temps d'asséner un dernier coup de talon sur une tête, claquant comme dans un ballon de football, un dernier choc, avant que l'ombre de la nuit n'inonde de nouveau le palier.

Mes larmes commencent à jaillir de moi, comme des vomissements, par spasmes douloureux, qui sortent du plus profond de mon ventre. J'ai mal partout, mais je ne ressens plus rien, je suis anesthésiée. Je cours jusqu'à la cuisine, je prends le plus grand couteau que je trouve et, poussée par mes propres hurlements, par ma rage, je crève les coussins de soie, les oreillers de satin, les édredons d'organsin, les plumes d'oie s'envolent, pauvres victimes innocentes, et je lacère les draps, je déchire à grand coup de lame les rideaux brodés, je perce les fauteuils et les chaises, je troue les canapés, je poignarde cent fois le sofa somptueux du salon. Tout n'est que désolance.

Kira Wassa

Une nouvelle fois, des bruits m'interpellent, derrière la porte d'entrée. Mon couteau bien en main, le corps ruisselant de sueur, les cheveux collés sur mon front, ma nuque, sur mes tempes, mes lèvres sèches, ma gorge brûlante, je frémis. J'arque tous mes sens en éveil, et m'approche, sans bruit. Derrière, un souffle diffus. D'un geste brusque, j'ouvre la porte, en grand, mon couteau bien levé, prêt à frapper.

Tu es là, tendue, à l'affût, prête à bondir. Ton couteau brille dans l'ombre du palier. Nous sommes face à face, lame contre lame. Tu me défies du regard, tes yeux me brûlent, deux boules de feu incandescentes. Je recule pas à pas pendant que tu pénètres dans l'entrée, petit à petit.

Un instant.

Puis nous baissions nos armes. Nous jetons à terre dans un lourd fracas d'acier nos couteaux inutiles. Nous sommes l'une et l'autre les bras ballant, gênées, étonnées de cette situation incongrue. Le silence épais de cette fin de nuit nous emprisonne.

Je parle la première.

Je ne sais pas. Si ... si ... si on faisait du thé ?

D'un mouvement imperceptible, tu acquiesces, tu dis oui, tu me suis dans la cuisine, dans le désordre que j'ai semé, tu enjambes les plats renversés, les assiettes brisées, les verres éclatés, les nappes et les serviettes éparpillées sur le marbre de Carrare. Je laisse couler un filet d'eau chaude, jusqu'à ce qu'un nuage de vapeur légère s'en dégage. Je remplie une casserole. Je retrouve par hasard, sous une pile de torchons brodés d'initiales vieillottes quelques sachets de thé vert. Tu me regardes faire, de tes yeux noirs immenses, profonds, merveilleux.

L'eau chante doucement dans la casserole de cuivre. De fines bulles montent à la surface, se forment, grossissent, s'épaississent, se rassemblent, et explosent, dans un chuintement joyeux. Je poses deux tasses anglaises, colorées de fraises et de framboises roses, y dépose les sachets de thé vert, et verse lentement l'eau encore frémissante. Penchées l'une et l'autre, presque tête contre tête, nous laissons nos âmes se noyer dans les volutes du thé, qui

s'éparpillent dans le volume transparent, à l'intérieur de la tasse. Peu à peu, le liquide se colore d'une teinte légère, aérienne, à la saveur nacrée, embaumante, qui nous entraîne dans des bois lointains, sous le calme des zéphyr. Tu me souris.

Tasse en main, nous entrons dans le salon que je viens de détruire, et nous nous asseyons, malgré tout, sur le sofa éventré, à même la structure de bois. Je devine dans ton regard une pointe d'hilarité, un début d'amusement, un frémissement qui dessine sur le coin de tes lèvres une fossette minuscule. Je remarque alors que ma chemise de nuit, elle aussi, est bien déchirée. Mais qu'importe. Je hausse les épaules, et nous goûtons ensemble cette première gorgée de thé, brûlante et délicieuse.

FIN DE L'HISTOIRE